



korn-Boulo

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC

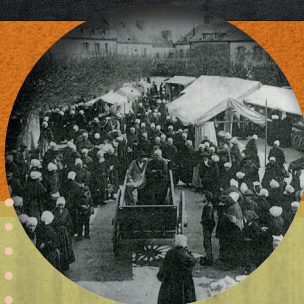


P 3 à 6

Histoire des écoles
de Plouvien



P 7 et 9
Manoirs
locaux



P 10 à 11
Commerce
du beurre
à Plouvien



P 12 et 15
Chapelle
de Loc Mazé



P 12 et 15
Victor Segalen
et Plabennec

AR C'HORN-BOUD

Certains habitants de la campagne se souviennent encore d'avoir entendu retentir le son de la corne. Ce n'était pas le son du bateau qui arrive au port ou « le boudeur » au large qui essaie de guider les bateaux par temps de brume, la grande mer est loin d'ici. La corne, notre premier « téléphone portable », appelait simplement les travailleurs des champs pour le repas de midi. C'était une corne de vache, dans laquelle on soufflait. Dans certaines fermes on soufflait aussi dans un gros coquillage marin pour appeler à la soupe. Le korn-boud n'était utilisé qu'à l'heure du repas.

Des anciens racontent que lorsqu'un veuf ou une veuve se mariait on entendait le son du *korn-boud*, le soir après le repas, et cela pouvait durer un certain temps. Il fallait faire du bruit, *cholori ha jaba-dao*. C'était une coutume.

Chaque maison avait son *korn-boud*, aussi pour les distinguer, chacun avait sa façon de souffler: un coup ou deux ou trois... long, court. Chaque travailleur reconnaissait l'appel de sa maison. « *Poent eo deomp mont pe vo suliet ar yod* », disait-on. (il est temps qu'on y aille, sinon la bouillie sera roussie).

Actuellement, un championnat du monde de Korn-boud a lieu tous les ans à Plouarzel, lors de la fête du crabe. Les concurrents tentent de battre le champion en titre en soufflant le plus longtemps possible et en émettant le son le plus puissant, dans les mêmes ustensiles que ceux qu'utilisaient nos aïeules.



Photo René Monfort

Qu'est-ce que le Collier de l'Hermine ?

L'honorifique **Ordre de l'Hermine** a été créé en 1381 par le Duc de Bretagne Jean IV, l'hermine étant un symbole fort de la Bretagne.

Tombé en désuétude au début du 16^e siècle, il a été rétabli en 1972 par Georges Lombard pour distinguer des personnes ayant contribué au rayonnement de la Bretagne, en particulier dans

COLLIER DE L'HERMINE 2024 :

saïk jestin distingué

le domaine culturel. Depuis 1988, il est géré par l'*Institut Culturel de Bretagne*. Parmi les personnes distinguées (4 par an) on trouve des personnalités locales : Anna Vari Arzur, André Lavanant, Goulc'han Kervella... et d'autres connues au-delà de la Bretagne : Irène Frachon, René Pléven, Alan Stivell, Pierre-Jakez Hélias, Glenmor...

Qui est Saïk Jestin ?

Saïk (ou Fañch) Jestin est natif de Bourg-Blanc. Depuis toujours proche de la vie agricole de son enfance, marqué par les ravages causés par de grandes inondations (Morlaix en 1974...) dues pour partie aux remembrements, il a en particulier milité pour la

conservation des paysages agricoles et la reconstruction intelligente de talus ; il a pour cela créé et animé une *Ecole des Talus (Skol ar C'hleuziou)* dans le Trégor où il était enseignant.

Il est attaché à la sauvegarde du patrimoine bâti (chapelle Saint-Urfold à Bourg-Blanc, chapelle Locmazé au Drennec, routoirs à lin dans la région de Tréguier...)

Soucieux de préserver le breton, cette langue colorée de son enfance, il n'a de cesse de la pratiquer et de la faire vivre dans toutes les occasions possibles.

Il fut, avec d'autres, à l'origine des premiers numéros du Korn-Boud dans les années 1980.



HISTOIRE DES ÉCOLES DE PLOUVIEN

Par Louis Le Roux

Les écoles existent depuis bien longtemps (même avant Charlemagne), mais seulement pour les élites. Celles-ci considéraient que le peuple n'avait pas besoin d'instruction :

« Il me semble essentiel qu'il y ait des gueux ignorants... Il faut que le peuple soit conduit, mais qu'il ne soit pas instruit : il n'est pas digne de l'être » (Voltaire, 1766).

« Le pauvre n'a pas besoin d'instruction... Si un particulier, élevé pour sa place, en sort, il n'est plus propre à rien » (Rousseau, dans Emile, 1762).

Au milieu du 19^e siècle, la Bretagne est encore largement illettrée (dans le Finistère près de la moitié des hommes et plus des deux-tiers des femmes ne signaient pas leur acte de mariage) ; pourtant depuis la loi Guizot (en 1833 pour les garçons, en 1836 pour les filles), les communes étaient tenues d'avoir une école et d'entretenir un maître, mais l'école n'était ni obligatoire, ni gratuite (sauf pour les indigents). De plus, la loi n'était pas toujours appliquée, du fait du manque de ressources des communes.

A Plouvien, les relevés de recensement montrent que au moins dès 1841 il y avait une école de garçons, et au moins depuis 1861 une école de filles, dirigée par une religieuse à partir de 1881.

« Le conseil municipal, considérant que les deux écoles de la commune sont fréquentées chacune par une centaine d'enfants (donc une moitié des enfants d'âge scolaire fréquente l'école), et qu'un seul maître et une seule maîtresse ne peut suffire pour chacune d'elles, sollicite la création d'un poste d'instituteur adjoint pour l'école des garçons et d'un poste d'institutrice adjointe pour l'école des filles » (conseil municipal du 28 août 1881).

« M. le président (le maire) a appelé l'attention du conseil municipal sur la situation de la salle de classe

de l'école des garçons. Cette salle est insuffisante pour loger convenablement les nombreux enfants qui fréquentent régulièrement l'école. Le nombre d'élèves, qui s'est élevé en 1880 à 110, atteint aujourd'hui 123, et ce chiffre sera encore dépassé par l'établissement de la gratuité absolue (suite aux lois Jules Ferry). La classe ne mesurant que 12 m de long sur 6 m de large ne devrait contenir réglementairement que 72 élèves ». (C. M. du 2 octobre 1881).

Peu de temps après, la salle de classe de l'école des garçons est agrandie (18 m sur 6 m) et coupée en deux. Un poste d'instituteur adjoint est créé pour l'école des garçons, et un poste d'institutrice adjointe pour l'école des filles. Et à Tariec s'est ouverte une école de hameau en 1886.

La loi Combes de 1904 interdit l'enseignement à toutes les congrégations. L'Église ouvre alors de nombreuses écoles privées encadrées par du personnel laïc ou sécularisé. C'est ainsi que l'école de filles Sainte-Bernadette s'ouvre en 1905. Jusqu'en 1953 il y a donc à Plouvien quatre écoles : l'école laïque des garçons (là où se trouve actuellement la mairie), l'école laïque des filles, l'école privée de filles Sainte-Bernadette et l'école laïque mixte de Tariec.

En 1953, s'ouvre l'école privée de garçons Saint-Jaoua. Il y a donc à ce moment-là cinq écoles. Très vite, les effectifs étant très réduits, les deux écoles laïques du bourg sont réunies en une seule. En 1973 l'école de Tariec est fermée, de même que l'école Sainte-Bernadette en 1987. Actuellement les deux écoles de Plouvien accueillent en tout 430 élèves, autant dans chacune d'elles.

L'ÉCOLE SAINTE-BERNADETTE DE PLOUVIEN.

odeurs de mon enfance

Par Yvette Appéré

Lorsque surgissent du fond de ma mémoire les souvenirs d'antan, et principalement de mon école primaire, ce sont surtout des lettres, puis des mots, des images, peu de photos, des bruits ou bien des sons, des odeurs ou même des relents, qui envahissent mes pensées.

Je me revois petite, timide, effarouchée dans cette immense classe, avec ses hauts plafonds, et en son milieu un poteau rond. L'odeur du feu de bois dans le poêle nouvellement allumé me réchauffe le corps. La petite fille que je suis, 6 ans en 1958, vient de faire 2,5 km à pied, chaussée de «Patalo» (des



Ma classe de CP 1958- école Ste Bernadette

chaussures montantes en cuir), car c'était la fin des sabots et des « clagues » pour les filles. Le cartable à la main, vêtue d'un sarrau, bien couvrant pour ne pas salir les vêtements, à petits pas je me traîne à essayer de suivre mes frères aux grandes enjambées. Les filles les plus éloignées logent à l'école où elles sont en pension, souvent même le week-end. Les parents viennent le dimanche après la messe leur rendre visite, apporter, pour la semaine, le beurre et le linge propre et reprendre le sale.

Après une heure de marche dans le froid du matin, en hiver la route est parfois gelée et le jour à peine levé, je rentre dans la cour de l'école.

A Plouvien, la majorité des enfants fréquente l'école catholique, l'école libre, disait-on. L'école des filles s'appelle Sainte-Bernadette. Elle est tenue par des religieuses et dirigée d'une main de fer par la mère Supérieure, Mère Maria. Le plus souvent, on les appelle les bonnes sœurs et on nous dit qu'elles sont là pour notre bien. Nos parents, submergés de travail et de tracas journaliers, leur font entière confiance et comptent sur leur autorité pour faire de nous des enfants polis, respectueux et instruits qui plus tard auront un métier qui fera leur fierté. Mais dans ma tête de petite fille craintive et vulnérable, les religieuses restent synonymes de dureté, sévérité et parfois même de « méchanceté ». Il faut dire qu'à cette époque le châtiment corporel était une méthode d'éducation tolérée dans le système éducatif. Si elles n'étaient pas toutes en odeur de sainteté, il y en avait quand même des gentilles. Notre maîtresse de CP, sœur Marie-Julien, nous offrait un bonbon lorsqu'on avait bien lu, ce bonbon acidulé en forme de tranche d'orange ou de citron.

J'entends encore le son de la grosse cloche, accrochée au mur extérieur. C'est elle qui rythmera notre journée. Avant d'entrer il faut se mettre en rangs et pour cela « prendre les distances » en posant un bras tendu sur l'épaule de celle de devant. « Plus un mot, on attend le silence ! ».

Une fois en classe, debout près de notre place, on attend le signal et alors débute la prière suivie du signe de croix. Puis je m'installe à la longue table en bois, les bras croisés. Sur le tableau noir, une craie

blanche trace, et si par mégarde elle crisse plus qu'elle ne glisse, alors mes oreilles sifflent et mes poils se hérissent. D'abord écrire la date, avec une arabesque en guise de majuscule et puis la morale du jour « J'écouterai toujours la maîtresse ». Cette phrase était lue, répétée, recopiée parfois sur le cahier, une phrase simple servant à inculquer les valeurs de l'éducation comme le respect, la franchise, la loyauté, l'obéissance ...

Puis vient l'heure de la lecture. On ouvre le livre, « un pe et un a ça fait pa, et si on le répète 2 fois, ça fait papa ». De ma vie, la méthode Boscher est sûrement

l'un des premiers livres que j'ai le plus feuilleté. A la maison il y avait bien les journaux et les revues, Paysan Breton et Clair Foyer pour les adultes, Perlín Pinpin et Fripounet pour les enfants, mais les livres étaient rares. Je me souviens des séances de lecture collective qui parfois avaient lieu en début d'après-midi à l'heure



de la sieste. La maîtresse laissait courir sa longue baguette de bambou sur un tableau de lecture accroché sur le mur, des lettres, puis des syllabes,

toutes noires qui, au fur et à mesure de l'exercice, devenaient floues et imperceptibles à mes yeux qui ne demandaient qu'à se fermer. J'entends encore le cliquetis des perles en bois, c'est le gros chapelet de la maîtresse accroché à son ceinturon de cuir. Elle s'approche, et avec sa longue baguette me tape sur la tête pour me sortir de ma torpeur.

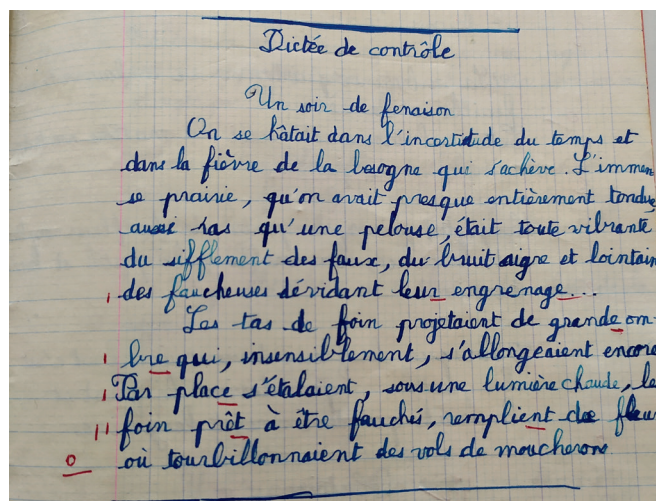


L'encrier

J'aimais assez l'exercice d'écriture, tremper mon porte-plume dans l'encrier de porcelaine blanche, coincé dans un trou de la table. Il fallait respecter les pleins et les déliés, mais attention de ne pas baver lorsque la plume est trop imprégnée d'encre. Restait

alors à essuyer les taches avec le buvard, souvent rose mais parfois recouvert de réclame, aujourd'hui on dit publicité. La plume Sergent-Major a encore aujourd'hui un goût de nostalgie, même si elle était chez certaines la cause de pleurs et de pâtés. Et souvent je rentrais à la maison les doigts tachés de cette encre violette qui sentait bon mais était difficile à nettoyer.

C'est aussi avec cette plume qu'on écrivait la dictée. Dès le mot prononcé par la maîtresse, c'était pour beaucoup le moment de l'exercice de torture quotidien, car faut-il le rappeler, à plus de cinq fautes la note obtenue est de zéro, et au certificat d'études le candidat était éliminé. Mais pourquoi nous parlait-on de « fautes » d'orthographe alors qu'en arithmétique on faisait des « erreurs » de calcul ? Le traumatisme pouvait être violent pour les petits catéchisés pour qui le mot faute n'était pas loin du mot péché. Et si par malheur une rapporteuse m'accusait d'avoir triché, la punition était rude : « tu copieras vingt fois (voire plus) : on ne doit pas tricher ». Mais c'est peut-être moins traumatisant que d'être enfermée



Dictée. 5 fautes = zéro

dans le trou noir : un sas entre deux portes séparant les deux classes, ou encore le placard sous l'escalier, avec l'angoisse d'être oubliée à l'heure de la récré. Là aussi on ne parlait pas encore de punition, non, on nous mettait « en pénitence », et notre conscience en sortait fragilisée. Plus humiliant encore, se faire tirer l'oreille ou taper sur les doigts avec la règle. Plusieurs filles de Plouvien ont encore en mémoire le fâcheux événement de l'oreille déchirée : le doigt de la main qui gifle et glisse dans l'anneau de boucle-d'oreille et déchire l'oreille de la malheureuse. Mais s'il y avait les punitions, il existait aussi les récompenses. Les bons points distribués après un travail bien fait s'entassaient dans notre boîte et au bout de dix, ils étaient échangés contre une image. Et je me souviens encore de la plus belle des récompenses : la médaille d'honneur que j'ai ramenée une fois à la maison. Cette distinction accordée après une bonne collection d'images était le symbole du mérite scolaire, la croix d'honneur des écoles catholiques. Tout ceci a sûrement contribué à nous inculquer une éducation chrétienne, et si certains voient là une morale basée sur la culpabilité et l'interdiction, elle restera pour d'autres le socle des valeurs humaines.

Pour la leçon de calcul (ou arithmétique), on étalait nos bâchettes : « je compte 10 bâchettes je les relie en un paquet ».

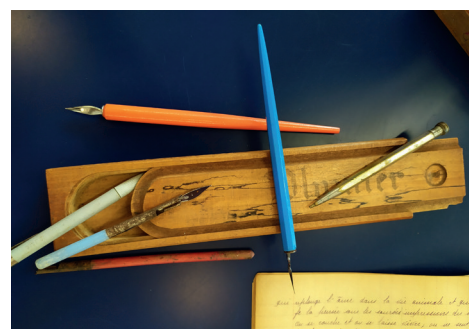
Sur l'ardoise encadrée de bois, à l'aide d'un crayon ardoise, on posait les opérations. Je me souviens de l'odeur de l'éponge mal rincée enfermée dans sa petite boîte ronde, et sur laquelle on crachait



L'ardoise et son crayon

quand elle n'était pas assez humide pour effacer l'ardoise. Puis venaient les tables de multiplication qui étaient récitées à haute voix ou plutôt chantées en une mélodie entêtante qui rendait sans doute plus facile la mémorisation. Ce sont ces tables que l'on retrouvait au dos de nos protège-cahiers. De même, pour mieux retenir les fameuses exceptions de grammaire, il fallait chanter : *bijou, caillou, chou...*

Nos outils principaux tenaient dans un plumier en bois, quelquefois à deux niveaux, et qui s'ouvrait à l'aide d'un couvercle à glissière : crayon noir, porte-plume, crayon pour ardoise,



Plumier et porte-plume

la gomme et le double-décimètre. Ces odeurs de bois, de craie et d'encre se mêlaient à celle du vieux papier kraft couvrant nos livres. Ce n'était encore que les débuts de l'époque du plastique. Mais la plus délicieuse des odeurs restera celle de la colle blanche dans son petit pot avec sa petite spatule. Qui ne l'a jamais sniffée ? Et sans arrière-pensée !

A l'heure de la récré, les filles, pour aller aux « cabinets », se mettaient deux par deux, l'une tenant la porte de peur qu'elle ne ferme pas bien, et pourtant il n'y avait pas de garçons dans les environs, la mixité n'étant pas encore arrivée. Souvent on jouait à la marelle, les carrés restant gravés dans le sol d'une année sur l'autre, car il n'y avait pas encore de bitume sur la cour. On disait aussi carré d'avion car on démarrait sur terre pour rejoindre le ciel à cloche-pied. Autour du marronnier les filles formaient une ronde chantée : « *le fermier dans son pré., ohé, ohé....le fromage est battu..tu..tu* ». Pour la corde à sauter, une fille sautait tandis que deux autres la tournaient en chantant des comptines, parfois d'inspiration locale, « *l'autre jour passant par Guipavas...* ». Et pour jouer à la balle au mur, il fallait suivre une succession de gestes : « *d'une main, de l'autre, d'un pied, de l'autre...* »

A l'entrée de la cour, près de la maison des religieuses, se trouvait le réfectoire. C'était un bâtiment vétuste, pas trop fait pour nous mettre en appétit : des murs de ciment gris et un sol très rustique sur lequel étaient alignées de longues tables à tiroirs d'où émanaient des odeurs de pain rassis ou de beurre rance. Mêlées à des parfums de nourriture, elles me rappellent ces tristes repas pris en silence, pendant la soupe, et sans chauffage pendant l'hiver. Et si par malheur on était surprises à parler avant d'avoir fini notre soupe, on nous mettait dehors à l'entrée du réfectoire avec notre assiettée. Ce réfectoire me ramène aussi à l'odeur du lait chaud servi au milieu de la matinée dans de grands bols ébréchés. C'était l'occasion de réchauffer mes doigts engourdis, parfois couverts d'engelures, avant d'attaquer l'exercice d'écriture. Cette boisson saine et revigorante, mais pas au goût de toutes, avait été introduite dans les écoles par Mendès-France en 1954 pour, paraît-il, lutter contre la dénutrition d'après-guerre et aussi l'alcoolisme. Au repas de midi, lorsqu'un légume, tel le chou-fleur, ne nous plaisait pas, certaines filles hardies n'hésitaient pas à l'enfourer dans un trou du plancher où les petites bestioles s'en chargeraient.

Après le repas, la corvée d'épluchure de pommes de terre pour le repas du lendemain attendait les plus grandes sous le préau.

Le soir une fois rentrée à la maison, il y avait des devoirs à faire, on dirait aujourd'hui des leçons ou des révisions. Et manquer à son devoir était passible de pénitence.

Je me souviens de réciter le catéchisme à ma mère dans la crèche pendant qu'elle trayait les vaches. Ce catéchisme illustré, qu'il fallait réciter par cœur, avec ses questions-réponses gardera pour moi une « odeur bien spéciale ». Question : *quel est le quatrième commandement de Dieu ?* Réponse : *Tu honoreras ton père et ta mère.* Question :

Pour bien obéir à vos parents que devez-vous faire ? Réponse : *Pour obéir à mes parents je dois faire ce qu'ils commandent, rapidement, exactement et sans murmurer.* (Mon catéchisme illustré cours moyen et supérieur- Tolra éditeur).

Le mois de juin, fleurant bon le foin, annonce la fin de l'école et le nettoyage des classes. A l'odeur des parquets fraîchement cirés se mêle celle de l'eau de javel versée dans les seaux où trempent les encriers. Dans la classe aérée souffle un vent de semi-liberté. Nous, enfants de la campagne, allions pouvoir courir les bois et les champs, à moins que pour moi, l'unique fille de la fratrie, les tâches ménagères ne me retiennent à la maison.

Resté seul au milieu de la cour de l'école abandonnée pour deux mois, le marronnier, s'il pouvait parler, nous raconterait les chagrins, les colères, les humiliations, mais aussi les petits secrets de nombreuses jeunes Plouviennes.

Aujourd'hui lorsque je tape ces mots sur le clavier de mon ordinateur, j'ai encore en moi les frissons causés par des crissemments du crayon sur l'ardoise ou de la craie sur le tableau. En reparlant de tous ces objets d'école conservés dans nos musées, je n'éprouve ni rancœur, ni regrets, pas même de nostalgie. Je veux juste raconter une période de ma vie, une vie simple, rurale, d'avant la modernité. Je veux relater une autre manière d'éduquer, d'apprendre le respect, l'obéissance et les bonnes manières. Je vous parle d'un temps que les moins de 60 ans ne peuvent pas connaître...



Mon catéchisme illustré

QUELQUES MANOIRS LOCAUX.

[plabennec, plouvien]

Par Fañch Coant

Du XV^e au XVIII^e siècle, les manoirs nobles sont très nombreux dans la campagne. On en dénombrait une vingtaine **dans la paroisse de Plabennec**, à Guiabennec, Corhéor, Kerautret, Kerangall, Kergreac'h, Mendy, Traon Eder, la Motte, Pentreff, etc. Beaucoup d'entre eux n'ont pas résisté aux siècles et ont disparu, comme celui de la Motte, dont on n'a retrouvé que les armoiries gravées dans la pierre, celui du Mendy, dont il ne subsiste qu'un pan de mur le long de la route, celui de Lesquelen ou encore celui de Landouardon, qui a été démoli ces dernières années. Certains autres ont été rebâties voilà longtemps, comme le manoir du Rest, ou admirablement retapés récemment comme celui de Ty-Glaz.

C'est similaire à **Plouvien**, qui englobait la trêve de Bourg-Blanc et de Loc-Brévalaire. Les manoirs étaient très nombreux : plus d'une trentaine, dont



Manoir du Mezou

certains ont été désertés très tôt, avant 1500, comme à Coativy Bras, et d'autres situés à Kerdu, Kerbreder, Coatsaliou, Garsjean, Mézou, Kergaraoc, l'Isle, Kerdudal, etc, manoirs ayant, ceci va peut-être

étonner des Plabennecois un peu dédaigneux, bien plus d'aisance et de réussite sociale qu'au chef-lieu. En effet, la famille de Coëtivy a donné Alain, qui est devenu évêque de Nîmes, d'Avignon, puis cardinal à Rome où il a son tombeau. Son frère a choisi une carrière militaire accomplie brillamment, avant de devenir grand favori du roi Charles VII, puis de mourir sans descendance, tué par une couleuvrine (canon léger à main). De Plouvien encore, la famille Du Refuge va produire un chambellan du même Charles VII, un premier écuyer de Louis XI, et aussi un écuyer de François 1^{er}. Du château du Breignou, (actuellement en Bourg-Blanc), un descendant du comte de Goueznou va de-



Manoir de Landouardon avant démolition



Manoir de Ti Glaz

venir mousquetaire du roi. Dans la paroisse de Plabennec, on peut quand même se flatter que Dame Claude de Carman, femme de François de Maillé, gentilhomme de la cour, soit venue finir ses jours à Lesquelen, en 1614 !

Vers 1600, les familles ayant richesse recherchent les honneurs près de l'Eglise, comme à Garsyann (ou Garsjean, ou Garsian), ou à Kerbreden, dont les dames avaient l'habitude de porter de nombreux petits Plouviennois sur les fonds baptismaux. Elles sont bientôt remplacées en 1663 par celles des manoirs du Mézou et de Kergaraoc. Toutefois, vingt ans après, la « *dame douairière* » de Garsjan, devenue veuve, va encore obtenir l'honneur d'être marraine d'une des nouvelles cloches de l'église, juste avant de voir son « *château* » occupé par un métayer et déclassé en « *manoir* ». Les mariages se font entre familles de nobles locaux, entre *sieurs* ou *dames* du Drenec, du Mézou, de Garsjan, en Plouvien, avec les Du Beaudiez du Rest ou de La Motte, en Plabennec qui étaient de richesse équivalente.

Ces nobles ont parfois des revenus très élevés (1000 livres au Breignou), alors que la plupart des autres se situent entre 10 et 50 livres. Ces derniers, de rang plus modeste se marient entre eux, localement. Ils vivent des revenus de leurs propriétés rurales, mais celles-ci étant souvent partagées lors des successions, il se crée un appauvrissement, certains nobles devant revenir à la roture. Rien de commun entre ces derniers (réduits parfois à cultiver leur terre, ou à commercer) et la noblesse aisée, comme la famille Barbier de Lescoët, habitant son hôtel particulier près de l'église de Lesneven et sa propriété rurale du Kerno, et employant plus de

30 personnes : deux gouvernantes, une femme de chambre, cinq servantes, un cuisinier, un cocher, deux porteuses d'eau, sept laquais, cinq valets... garde-chasse, jardiniers...

A Plabennec, à Lannoster, le manoir appartient d'abord au sieur de Lannoster, puis passe par mariage à la famille Le Jar, puis Gourio. Celui-ci est en 1557 lieutenant de Brest et de Saint Renan. Il possède, selon Le Guennec, de nom-

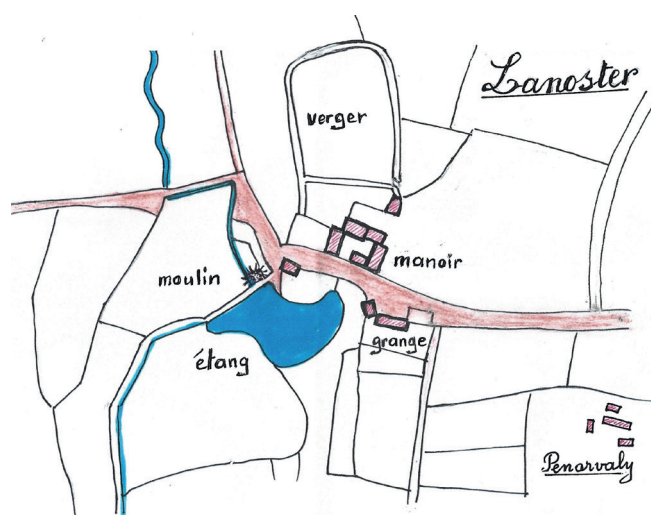
breuses propriétés en Bas et Haut Léon, et spécialement à Plabennec (Lanorven, Kervaziou, St Roch, Kerangueven, Keradraon ...).



Armoiries manoir de La Motte

Ces nobles revendiquent les meilleures places dans l'église de Plabennec. La tombe de Jan, « *fils de haut et puissant messire François Gourio et haute et puissante Marguerite du Bois, seigneur et dame de Lannoster, Kerangueven, etc,* se trouve dans la nef, près de l'autel Saint-Goulven ». En 1639, le seigneur de Lannoster,

pour s'attirer la bienveillance de l'Eglise, fait une fondation de 36 livres pour l'érection de la confré-



rie des Rosaires : un retable « *d'assez bonne exécution* » fut établi à l'autel latéral de droite dans l'église de Plabennec. Le manoir lui-même possède une chapelle où a lieu en 1688 « *le mariage de haute et puissante demoiselle Ursule Gabrielle Gourio avec Jean de Rufflay, chevalier seigneur de la Cormillière de Plouigneau* ».

Dans les archives, les actes notariés décrivent la richesse des familles et leurs lieux de vie. En 1707, le fils Jan est parti habiter Landerneau. Agnès de Parcevaux, veuve et « *dame douairière* » (veuve et héritière), vient sans doute de décéder, d'où l'acte notarié, décrivant un manoir de Lannoster spacieux, doté de biens montrant une certaine aisance (Nous sommes à la fin du règne de Louis XIV). Dans le manoir, on découvre d'abord une cuisine avec à côté un petit cabinet, un office et une cave avec au-dessus deux chambres avec couchettes à rideaux, cinq chaises et fauteuil, une table ronde pliante et une chaise de commodité. La salle de vie et réception est ornée d'une tapisserie de haute lisse composée de six pièces, de quatre rideaux avec les vergettes, dix « *chêzes* », un fauteuil et un canapé. S'y tient aussi un bureau avec « *glace à miroir* », guéridons, table en « *bois de chesne* », un ensemble de six gobelets, six soucoupes et sucrier en porcelaine (à cette époque, les porcelaines viennent de Chine, le processus de fabrication n'étant pas encore maîtrisé en Europe).

A côté, la chambre nommée « *la chambre à Madame* », avec une tapisserie composée de sept pièces, avec douze chaises et deux fauteuils. Le sieur de Lannoster logeait, lui, dans une autre chambre particulière d'un appartement séparé du grand corps de logis, dans le pavillon du portail, dans laquelle il est décédé. On peut en conclure que l'entente dans le

couple n'était pas excellente et que les réceptions se passaient surtout dans « *la chambre de Madame* ». L'acte recense aussi deux vieux métiers à tisser, une boulangerie et un moulin à la charge de Vincent Bolloré. (un nom bien connu actuellement dans le monde industriel). Ce moulin a peu de retenue d'eau et peu de débit, et ne doit pas être de grande efficacité.

Beaucoup de manoirs ont été désertés peu à peu par leurs propriétaires nobles qui choisissent de vivre en ville, louant ou vendant leurs biens. Une descendante de Lannoster, Pélagie, épouse un conseiller du Parlement de Bretagne à Rennes, où leur fils deviendra aussi conseiller. Le manoir est à un moment transformé en ferme. On sait qu'en 1846, un cultivateur et sa famille y sont installés, c'est M. Morvan, qui a sept enfants et emploie trois domestiques de 20 à 22 ans. Puis l'ensemble est divisé en deux fermes, tenues par des cultivateurs différents en 1861 et 1876. **Le manoir de Lannoster**

ayant brûlé en 1904, la ferme a été alors reconstruite au même endroit, une partie des pierres étant vendue. C'est actuellement la ferme Calvez. La chapelle située près du moulin a été démolie à la même époque. Seule une importante grange à deux porches opposés subsiste, de l'autre côté de la route, intégrée à la ferme Ker-jean.

(d'après archives départementales de Quimper, relevés notariaux d'Alphonse Peton, étude du chanoine Perennès sur Plouvien...)



Armoiries de Lannoster



Grange de Lannoster

LE COMMERCE DU BEURRE À PLOUVIEN

avant la sill

Par Louis Le Roux (collectage au près de Annick Léon, Monique Léon, Lucien Roudaut, Jean-Louis Deniel, Hervé Le Roux)

La SILL (Société Industrielle Laitière du Léon), basée à Plouvien, est une entreprise florissante de plus de 1 500 employés. Son cœur de métier est le collectage, la transformation et la vente du lait. Depuis ses débuts en 1962, elle s'est diversifiée et commercialise maintenant des jus de fruits, des potages et des plats préparés, et est présente sur plusieurs sites. Si sa réussite est remarquable, ses débuts, du moins pour la branche Léon, furent très très modestes, ainsi que le raconte ci-dessous, Monique Léon, sœur de Jean Léon (premier président de la SILL), et de René Léon :



Jean Léon et Philomène Marchadour-1884

« Le commerce de beurre débute dans les années 1860, avec Marguerite LE ROY, née en 1825 à Forestic, épouse de Jean MARCHADOUR. Ils sont très pauvres. A Lannilis elle achète du blé pour nourrir sa famille et autant de beurre que de blé. De la motte de beurre elle fait des moules d'une livre qu'elle vend à Brest après l'avoir salé. Elle gagne ainsi 2 liards (1) par livre en le salant. Pendant cinq ou six mois, elle fait la route à pied de Plouvien à Brest (environ 20 km), un panier sur la tête et un à chaque bras. Elle habite le village de Kergrac'h à Plouvien.

Quand elle a vendu son beurre au marché du Pilier Rouge, elle revient à la rencontre des autres paysannes pour acheter le leur. Au bout de six mois, elle achète une charrette et un cheval, qui a déjà 27 ans et qui meurt trois mois plus tard. Elle achète un autre cheval et continue son commerce.

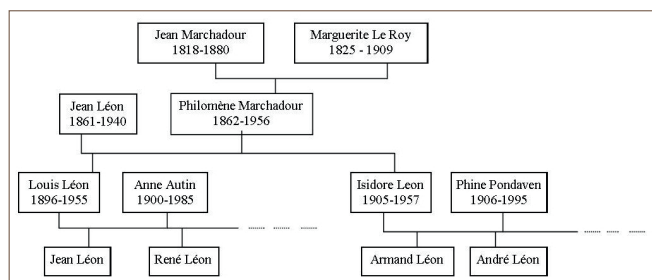
En 1880, Jean MARCHADOUR décède au village de Kerglien. Sa femme continue le commerce de beurre avec ses enfants. Ils travaillent avec un marchand de Morlaix, du nom de KREBEL. Le transport de beurre se fait en charrette entre Plouvien et Morlaix une fois par semaine.

Jean MARCHADOUR et Marguerite LE ROY ont six enfants, dont notre grand-mère Philomène qui naît en 1862, se marie en 1884 avec Jean LEON, et décède en 1956 à 94 ans.

Philomène et Jean ont neuf enfants dont Louis, né en 1896 et Isidore, né en 1905. En 1893 ils font construire la ferme de Kérouné ».

Jean Léon et son épouse Philomène Marc'hadour étaient connus de nos anciens sous les noms de Yann an Amann (« Jean-le-beurre ») et Philo an Amann (« Philo-le-beurre »). Ils ont fêté leurs noces d'or en 1934. Ils sont décédés en 1940 et 1956. Le vitrail du transept sud de l'église de Plouvien a été financé par Philomène Marchadour ; c'est pour cette raison que sur ce vitrail est représentée Sainte Philomène.

Jusqu'à la première moitié du 20^e siècle, la production de lait et de beurre à Plouvien/Plabennec servait en premier lieu à couvrir les besoins des familles de paysans qui représentaient alors une grande part de la population. Les habitants des bourgs se fournissaient auprès des fermes proches, et cela jusqu'après la guerre 39-45. Le surplus, le beurre surtout, était vendu sur les marchés (Brest, Lannilis...). Le transport se faisait en voiture légère à cheval (*ar charabañ*) ou par le « petit train ». Lorsque Louis Léon (1896-1955; marié à Anne Hautin) prit les rênes de l'entreprise de ses parents en 1920, il n'y avait guère d'autre entreprise du même genre à Plouvien, même si quelques commerces vendaient aussi du beurre. Louis fit construire en 1924 une maison et une laiterie au bourg (actuellement 145 rue Laennec). Isidore (1906-1957 ; marié à Phine Pondaven), frère de Louis, créa lui aussi une entreprise similaire peu de temps après et fit construire une double maison (190 et 200 rue du Général de Gaulle) et une laiterie. Ce bâtiment est toujours visible (voir photo). Cette entreprise périclita au milieu des années 1950. En 1932, la Coopérative Even à Ploudaniel prit place aussi sur le marché des produits laitiers. Pour ces trois entreprises, le transport de la crème, du



(1) 1 liard = 1/4 de sou, c-à-d 1/80 de fr. En 1860, une livre de beurre valait entre 1 fr et 1,50 fr (le salaire moyen d'un ouvrier est de l'ordre de 2,50 fr pour les hommes et 1,25 fr pour les femmes). Donc le bénéfice de Marguerite Le Roy en salant son beurre et en allant le vendre à Brest (à pied !) était d'environ 3 à 4 centimes de fr par livre. Pour 40 livres (= 20 kg) vendues, elle gagnait de quoi acheter une livre de beurre, c'est-à-dire à peu près le salaire journalier moyen d'une ouvrière à l'époque. Actuellement le salaire horaire minimum permet d'acheter environ 2 livres de beurre !



Philomène et Jean Léon dans la charrette au marché de Lannilis

beurre et du lait se faisait au début en charrette à cheval, puis plus tard en camionnette ou camion.

Pour l'anecdote, Anne Hautin, femme de Louis Léon, a été la première femme conseillère municipale de Plouvien pendant la guerre 1939-45, non pas élue

mais nommée par le gouvernement de Vichy (parmi les conditions de ces nominations, il y avait la nomination d'une femme au moins par conseil).

Jean et René Léon, fils de Louis, prirent la suite de leur père dans les années 50. C'est en 1962 qu'ils s'associèrent à la laiterie Falc'hun de Bourg-Blanc pour créer la SILL. La laiterie Palud de Kernouës avait aussi été un temps pressentie. La SILL acheta le moulin du Raden (ou moulin de Penher) sur la route de Plouvien à Tarric pour y implanter son usine. Pendant les travaux, celle-ci démarra dans l'atelier d'Isidore, à l'arrêt à ce moment-là. Puis en 1965 elle déménagea au Raden où elle se trouve encore.



Maison et laiterie d'Isidore Léon

NOUVELLES DU JOURNAL LA DÉPÊCHE DE BREST EN 1886

(Actuellement le Télégramme de Brest.)

Du 14 décembre 1886 : Incendie à Plabennec - *Un incendie s'est déclaré samedi, vers trois heures de l'après-midi, dans une crèche appartenant aux époux Bergot. Cette crèche était construite à l'aide de quelques pièces de bois et close avec de la paille. En un instant, le tout ne fut qu'un brasier. Trois vaches qui se trouvaient dans la crèche ont été brûlées vives sans qu'il ait été possible de leur porter secours. L'incendie, activé par un vent violent, menaçait d'atteindre la maison d'habitation des époux Bergot, qui était attenante à la crèche ; mais grâce aux prompts secours et au zèle d'un grand nombre de personnes accourues, le feu a pu être rapidement circonscrit et la maison préservée. Les pertes, évaluées à 525 francs, ne sont pas couvertes par une assurance. On croit que le feu s'est communiqué à la crèche par des fissures existantes dans le mur auquel est adossé le foyer.*

Puis le 15 décembre : Incendie à Plabennec, suite. - On nous écrit à propos de l'incendie que nous avons rapporté hier : « Une remarque que beaucoup de personnes ont faite, c'est que Plabennec, une commune importante, chef-lieu de canton, ne possède pas une pompe à incendie. N'est-il pas pas temps d'y songer, monsieur le maire ? Autre chose : à la première alarme, notre bedeau, au lieu de sonner au plus vite le tocsin, s'est amusé à courir au presbytère, à la mairie et de là chez le maire...de sorte qu'on a entendu les cloches lorsque tout le bourg était déjà sur le lieu du sinistre et qu'on s'était déjà rendu maître du feu. »

Question : le bedeau incompetent s'est-il aussi « fait sonner les cloches ? »

Remarques sur un tel événement : la destruction d'une étable sommaire et la mort des trois vaches et surtout d'un cheval étaient des catastrophes pour les paysans, car rien n'était assuré ! Une quête organisée pour eux sur la commune permettait parfois de relancer un début d'activité, ou simplement de survivre en attendant un autre travail. Les assurances agricoles seront mises en place surtout vers 1920.

Novembre 1886 : censure

« **Le Drennec** - Une croisade en règle est organisée dans cette commune contre les journaux républicains. On nous écrit que le desservant (le vicaire) serait allé dans plusieurs maisons où parvient, soit la **Gazette du Laboureur**, soit le **Petit Journal**, soit la **Dépêche**, et qu'il a bien recommandé de brûler toutes ces méchantes feuilles qui répandent de méchantes idées.

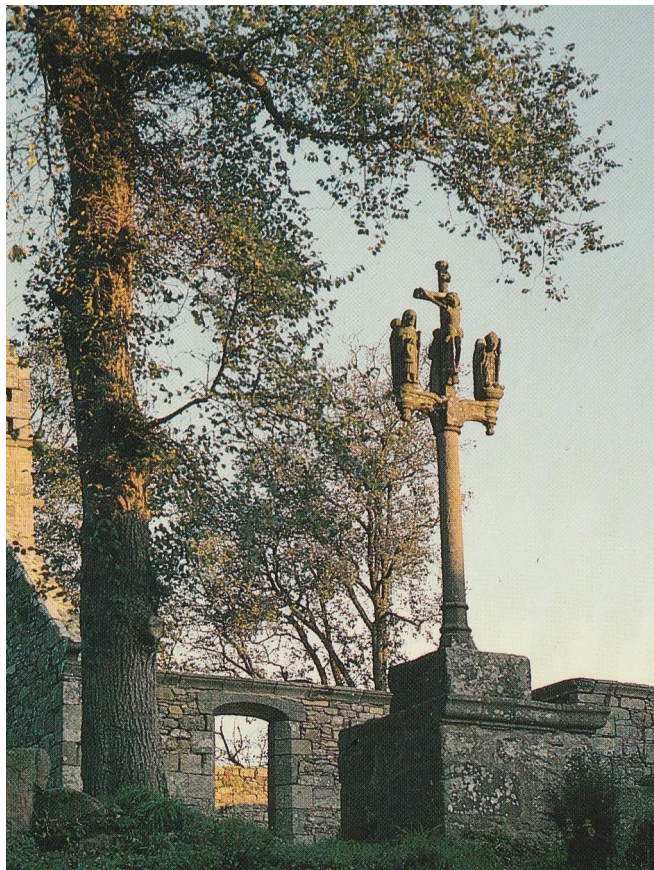
MM. les prêtres auront beau faire, s'agiter comme des diables, prêcher, sermonner, nous vouer aux flammes de Satan, nous et nos lecteurs, chacun veut aujourd'hui être renseigné et le sera. »

Des faits similaires sont relatés quelques jours plus tard à **Plabennec**, dans la **Dépêche de Brest** : « On raconte, à Plabennec, que le trop célèbre abbé Lejeune est allé faire une scène chez votre vendeur. On l'a vu dans le débit, criant et gesticulant en déchirant un numéro de la **Gazette du Laboureur**, qu'il venait d'acheter. La maîtresse de la maison, qui est une femme intelligente, l'a reçu comme il le méritait, et continue à vendre votre excellent petit journal. »

Note : Ces journaux sont des journaux républicains que l'Église, royaliste, n'appréciait pas.

LOC MAZÉ

Par Yvette Appéré (sources Saïk Jestin, Gérard Lejeune, Corentin Marzin)



Loc Mazé avant travaux

Dans un coin de verdure où coule l'Aber Benoît, sur un promontoire rocheux, se dresse un clocher. A travers les arbres, derrière un mur de pierres bien taillées, on devine une chapelle. Si l'on s'approche un peu plus, on découvre à l'entrée du placître, un calvaire en kersanton portant statues et écussons. C'est la chapelle de Loc Mazé. Ce monument bien que religieux est aussi un témoin porteur d'histoire. Dans ce vallon où l'on pourrait se contenter du doux murmure de l'eau pour évoquer la sérénité du lieu, des moines ont décidé, dès le Moyen-Age, de venir s'installer, pour une vie de travail et de prière. Liés à la communauté de l'abbaye Saint-Mathieu (*Lok-Maze Penn ar bed*) établie face à la mer au Conquet, ils fondèrent le prieuré de Sant-Vazé, sur le tertre de Bréventoc, au coeur du Léon.

La paroisse de Bréventoc

Selon Bernard Tanguy, l'origine de ce nom provient de *Bré* : colline et de *Gwent* : vent, soit : colline ventée. Avant 1792, Le Drennec comprenait deux paroisses : celle du Drennec

avec l'église du bourg et celle de Bréventoc, avec une église qui était au milieu du quartier du même nom. La sainte patronne de cette église était « Santez Ventroc » ou Sainte Ediltrude. Elle était aussi la patronne de la paroisse de Tréfleze. Elle est invoquée pour les maux de ventre. Curieusement, le mot *gwent* que l'on vient d'évoquer peut aussi être expliqué par : *kaout gwent* : avoir des vents, des gaz ou *gwentroc*, attribué à une personne sujette au mal de ventre. L'existence du **Missel de Bréventoc** atteste bien de la présence de cette église. Corentin Marzin, ancien président de l'association « **Buhez ha plijadur e Lok Maze** » a eu l'occasion de le découvrir à la bibliothèque Mazarine à Paris. C'est un parchemin probablement réalisé par les moines de l'Abbaye Saint-Mathieu, et sans doute antérieur au XIII^e siècle. « 115 feuillets, hauteur 289, largeur 193 millimètres. La musique est écrite en neume, forme d'écriture antérieure au grégorien ». Il a été récemment restauré.

Histoire de la chapelle de Loc Mazé

Après la disparition de l'église de Bréventoc, la **chapelle de Loc Mazé** (ancien prieuré) servit d'église paroissiale jusqu'au rattachement de la paroisse de Bréventoc à l'église paroissiale du Drennec en 1792. On y célébrait, jusqu'à cette date, des messes, mariages et enterrements. Trois pierres tombales de cette époque ont été mises à jour, elles sont actuellement visible dans l'enclos de la chapelle. En 1758, la paroisse de Bréventoc ne comptait plus que 81 personnes. La chapelle actuelle date du XVIII^e siècle. Elle est construite avec les matériaux d'une



Débroussaillage

plus ancienne, en pierre de kersanton, datant du XV^e siècle. L'abbé Caro, dernier curé de la paroisse de Bréventoc, dont on a retrouvé la tombe, avait procédé à une première restauration. En 1842, le clocher, assez imposant, fut détruit par la foudre. L'actuel clocher, plus petit, fut construit ensuite.

« En 1886 le conseil de fabrique du Drennec a voulu vendre la chapelle de Loc Mazé, incluse dans sa propriété, à John Stears, propriétaire du Leuhan pour 5000F. La vente a été annulée en 1888 par le ministère de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes car l'acte de vente portait deux clauses. 1- la chapelle restait affectée au culte catholique, 2- le produit de la vente servirait à restaurer la chapelle de Landouzen qui, n'étant pas église paroissiale, n'avait pas d'existence légale. »- ADF 1V327.

En 1905, est signée la loi concernant les cultes, avec la séparation des Eglises et de l'Etat. La commune est depuis propriétaire de la chapelle et doit en assurer l'entretien. Le dernier pardon a eu lieu en 1928, et en 1939 la dernière messe a été célébrée par le père Médard (Jean Dourmap). A partir de 1940, aucun travail d'entretien ne sera plus effectué. Pendant la guerre, elle a été occupée par les Allemands qui ont brûlé une partie du mobilier. Certaines statues ont été mises à l'abri dans l'église du Drennec. Puis, abandonnée, la chapelle tombe en ruine. Les ardoises disparaissent et la charpente pourrit lentement. Elle sera même, à l'occasion, squattée par des cochons de l'exploitation agricole voisine. En 1970, la troupe Ar Vro Bagan, au cours d'un stage, nettoie et fait tomber le toit devenu dangereux.



Affiche Jean Pierre Guiriec

Restauration de la chapelle

En 1979, ce sont des jeunes de la Maison des Jeunes et de la Culture de Plabennec qui s'intéressent au site. Fanch Jestin de Bourg-Blanc, qui, loin d'être indifférent à cette situation d'abandon et voulant allier l'utile à l'agréable, a proposé aux jeunes de Plabennec un stage en breton autour de la chapelle. Ces néo-bretonnants, débroussailliers et maçons sont devenus des sauveurs. « *Gouzela ha kempenn mein en er gaozeal brezhoneg* » telle était la devise de Fanch, devenu plus tard Saïk Jestin, *medesin ar c'hleuzioù* (médecin des talus).

Le programme était vaste : pendant les vacances de Pâques 1980, les jeunes commencèrent à nettoyer autour de la chapelle. Tout d'abord, il a fallu extraire du mur de la chapelle un sycomore qui y avait pris racine. Ensuite ils remontèrent les murs avec l'aide de quelques adultes. Malgré le peu de moyens et les risques sans échafaudages appropriés, ils y sont parvenus. En réutilisant les anciennes pierres, un peu de mortier fait de ciment, de chaux et de sable jaune, la partie restaurée s'intègre parfaitement au reste de la chapelle. Puis les bénévoles ont remonté le mur d'enceinte. Ils ont également nettoyé les environs ainsi que la prairie sur laquelle a eu lieu **le premier Gouel**. Le programme de cette première fête ne manquait pas d'ambition : tir à la corde, bataille de polochon au-dessus de l'eau, rugby strobbe, course en sacs, course du meunier ainsi que concours de pétanque, quilles, et dominos, sans oublier le fest-noz en soirée.

En 1981 fut effectuée la couverture de la sacristie, ce qui permit aux jeunes d'avoir un toit pour s'abriter et stocker du matériel. Puis le nettoyage et le débroussaillage des environs continua.

Le calvaire de 1611

Tout ce travail n'aurait pu se faire sans l'aide matérielle des voisins agriculteurs qui eux aussi ont pris conscience de la nécessité de protéger ce patrimoine. « *Le calvaire a été restauré, grâce à l'aide d'une*



Réfection de la corniche



Pose d'un linteau

fourche à fumier du voisin : en effet, les statues qui étaient tombées et avaient failli être emportées par un voleur, avaient été mises en sécurité par une voisine. Ces statues (dos à dos pour deux d'entre elles) étaient trop lourdes pour être montées par échelle... Plus simplement, nous sommes donc montés dans le godet de la fourche élévatrice et ainsi nous avons pu installer et sceller à leur place Saint-Hervé, Saint-Pol, Saint-François et les autres... », nous raconte Fanch Jestin.

La toiture et l'intérieur de la chapelle

Puis arrive une étape plus délicate : la pose de la charpente et la couverture en ardoises de la chapelle. Cette équipe de jeunes volontaires, animés de patience et d'une foi capable de soulever des montagnes, saura trouver les moyens matériels et financiers pour poursuivre la restauration. Un emprunt fut fait auprès de la mairie du Drennec qui participa également par des aides matérielles. Une récompense de la caisse nationale des monuments historiques : prix régional des chantiers de jeunes bénévoles, est venue encourager ces jeunes bâtisseurs. Toutes ces aides ne purent qu'encourager nos jeunes à œuvrer pour la protection du patrimoine et de l'environnement. « *Tout comme le sport, nous pensons que nous donnons l'occasion à des jeunes, non intéressés par des distractions habituelles, telles que le bal, de se rencontrer et s'épanouir* », écrit Fanch Jestin dans sa demande de subvention. Les jeunes ayant pris l'engagement de mener à bien ce projet de restauration, des camps furent organisés chaque année, à Pâques et l'été, camps associant à la fois détente (randonnées à vélo), travail manuel, langue bretonne et soirées de discussion à thèmes, tels que la protection de la nature ou les pratiques agricoles.

Grâce au prêt contracté auprès de la commune et les subventions de l'état, de la région et du département, et grâce aux bénéfices du pardon annuel, les travaux ont pu être réalisés par



Gouel Lokmaze 1982-rugby strobet



Retour de la cloche- Les frères Dourmap-1982

des artisans locaux. Entre 1984 et 1985, les gros travaux furent effectués : la charpente, la couverture, le lambrissage de la voûte, les portes et les fenêtres (sans vitraux), le chaulage des murs intérieurs, l'éclairage, le dallage. Et les jeunes, eux, ont continué leur travaux d'embellissement du site : nettoyage de la rivière, réfection du pont de pierre, de la fontaine, abattage d'ormes remplacés par des chênes, hêtres et châtaigniers.

Lieu de culte et de culture

En 1986 est créée l'association « **Buhez ha plijadur e Lok Maze** » (Vie et plaisir à Loc Mazé). Le « cultuel » et le « culturel » étant étroitement liés en Bretagne, cette nouvelle association veut prouver que, comme au temps des pardons, ces lieux sacrés peuvent rester des lieux privilégiés de vie et de sociabilité. En restaurant cet ancien prieuré et son calvaire, les bénévoles voulaient d'abord sauvegarder ce patrimoine communal afin de le rendre à sa vocation d'origine. Tous les ans, l'avant-dernier dimanche d'août se déroule la grande fête, le **Gouel Lok Maze**. Le matin, à l'appel de la cloche qui a retrouvé sa place, se déroule la messe en breton, *evel just* ! Puis autour de longues tablées, on se régale de *rata* (ragoût) ou de *stri-pou* (tripes) et aussi de crêpes. Puis place aux jeux traditionnels.

Les vitraux et les statues

En 1999, de nouveaux vitraux furent installés. Le travail de création a été confié à deux artistes : Nicolas Fédorenko et Yves Piquet, et à un groupe : Guy Le Levé, Marie Le Bihan et au Plabennecois Michel Thépaut. La réalisation a été assurée par l'atelier Le Bihan de Quimper. Ils ont été inaugurés lors du 20^e Gouel, 20 ans après le début des travaux. Le sens donné par ces artistes à ces vitraux, était, selon Michel Thépaut d'« *intégrer le passé historique du lieu, vivre le présent de l'association qui l'a remis en état et s'ouvrir sur l'avenir par des marques fortes et durables comme les vitraux qu'on découvre aujourd'hui* ».

La statue de Saint Mathieu « San Vazé bras » du XVII^e siècle, qui avait été transférée à l'église Saint-Jacques de Brest, a retrouvé sa place dans la chapelle et dans tout son éclat d'antan grâce aux ateliers Ploï-pré de Plouhinec.

D'autres expositions contemporaines suivront : sculpteurs, peintres... En 2006, Robert Salaün lance l'association ACBL (l'art dans les chapelles du Léon) **Arz e Chapeliou Bro Leon**. Chaque année en période estivale, des expositions d'art contemporain sont organisées dans 17 chapelles, dont Loc Mazé. Ces expositions sont l'occasion de redonner une dimension culturelle à ce patrimoine religieux préservé.



Chapelle de Loc Mazé après réfection

ANECDOTES SUR LE LEUHAN

Par Fanch Coant

Chemin de Locmazé à Pentreff.

En 1885, M Stears, industriel fortuné, qui habite depuis peu son château du Leuhan, souhaite avoir un accès rapide et aisé à la route Lesneven-Brest. Il aime se rendre en voiture à cheval à la foire de Lesneven. Il écrit donc au maire pour proposer de mettre en état le chemin rural de Locmazé à Pentreff. « Tous les travaux seront faits à mes frais ». Il achète les terrains,

construit un pont en pierres de taille sur l'Aber Benoît, puis empierre la chaussée. M. Stears laisse le passage libre et souhaite poser à l'entrée du chemin, à Pentreff, « un portail ouvert et libre au public, « au fronton duquel je désirerais faire graver : Leuhan ». Ce chemin ayant été réalisé, il aurait voulu ensuite ériger un fronton qu'on peut imaginer

de la même qualité que ceux des écuries ou de la ferme du Leuhan, suivi d'une belle allée vers la chapelle et le château.

La ferme modèle du Leuhan.

En 1896, Madame Stears est repartie dans son nouveau château de Brest, à Kerstears (actuellement école Fénélon). La ferme du Leuhan, Ty Bras, est alors considérée comme une ferme modèle avec une fromagerie. Elle a été tenue par M. Chandora, fils de l'ingénieur venu assécher l'étang du château, et sa femme, une fille Cudennec de Kerangoff, dont le père, formé à l'école d'agriculture de Trévarez, a été primé de nombreuses fois pour ses bovins dans les concours agricoles.

La maison de Ty-Ruz.

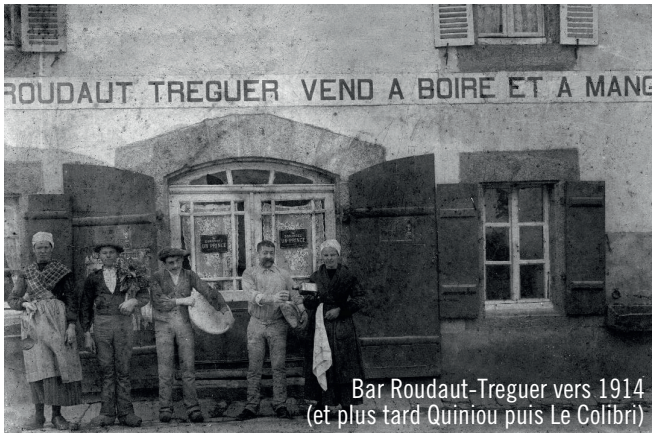
Près du château, en bord de route, a été bâtie une maison originale appelée « Ty Ruz » (la maison rouge). Celle-ci servait au départ, semble-t-il, comme logement des domestiques. Elle a été habitée après guerre par le vice-amiral Grout Gaston, ancien préfet maritime de Brest, venu y vivre sa retraite. Il y décéda en 1947. Son épouse, très âgée, y habitait encore en 1961. Plus tard, les filles du marquis de Maleissye s'y sont installées.



Le château du Leuhan

VICTOR SEGALEN ET PLABENNEC

Par Fanch Coant



Bar Roudaut-Treguer vers 1914
(et plus tard Quiniou puis Le Colibri)

En 2024, suite à un sondage auprès du public, la municipalité de Plabennec a choisi pour la médiathèque le nom de Victor Segalen, écrivain connu, arrière-petit-fils naturel d'un ancien maire de Plabennec. Nous retraçons ci-après ses liens avec la commune.

Le plus ancien ascendant de Victor Segalen connu à Plabennec est le commandant Gabriel Siméon, ancien capitaine de vaisseau, chevalier de St Louis et officier de la légion d'honneur, venu lors de sa retraite habiter à Plabennec au manoir de Larvez. Il y décède en 1820 et est enterré au cimetière communal, de même que sa femme, Anne Catherine de la Morinière décédée à Plabennec en 1846.



Peinture de Plabennec par Victor Segalen père
1893

Leur fille Rose Henriette Siméon épouse René Tréguier, né à Saint Frégant, agriculteur et marchand

de vin à Plabennec. Les affaires de ce dernier prospèrent, il achète de nombreux immeubles localement et à Brest. Il est élu maire de Plabennec de 1830 à 1836.

Ils ont un fils unique, Victor Charles Tréguier, qui a une relation avec une jeune fille de Gouesnou, Marie Charlotte Ségalen, embauchée comme serveuse dans une auberge dont le père est sans doute propriétaire. En 1848, alors qu'elle est enceinte, le père de l'enfant décède accidentellement avant la naissance. Fille-mère, elle accouche seule et abandonne son fils à l'hospice civil de Brest. Mais trois semaines plus tard, à la demande de la grand-mère naturelle, Mme Tréguier, elle y retourne pour le récupérer et lui donner son nom, Victor Joseph Ségalen. Elle devient alors, pour la façade, domestique chez les Tréguier, qui vont se charger de l'éducation de son enfant. Il fréquentera le collège de Lesneven et héritera de sa grand-mère Mme Tréguier, ce qui lui permettra de faire construire les immeubles brestois, où il va bientôt s'installer, en 1870, rue Massillon.

C'est là que va naître **Victor Segalen** fils, en 1878. Celui-ci, **médecin de marine**, fait de nombreux voyages à travers le monde et est connu comme **archéologue, sinologue** et bien sûr comme **écrivain et poète**. Il décède en 1919 à Huelgoat.

Victor Joseph Ségalen, père de l'écrivain, continue de fréquenter Plabennec, où il souhaite faire publier des articles sur ses ancêtres dans le Kannadig, journal paroissial. Après 1900, il y revient aussi pour rendre visite à sa fille Jeanne, sœur de l'écrivain, qui a acquis et habite avec son mari magistrat Maurice Goett dans le manoir de Landouardon. Son intérêt pour Plabennec est tel qu'il prend le temps de faire un tableau de la place de l'église, peinture sur laquelle on peut voir la maison de son enfance.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

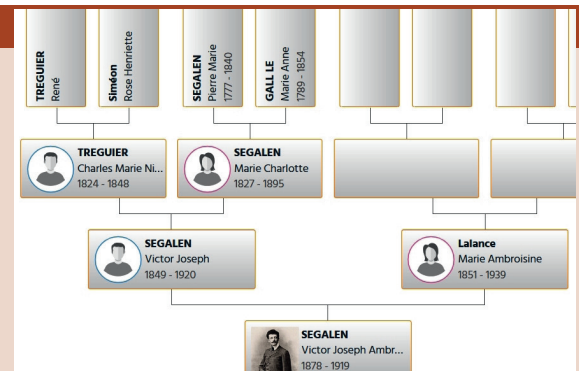
Gabriel Siméon + Anne-Catherine de La Morinière,
(en retraite au manoir de Larvez en Plabennec)

René Tréguier (Maire de Plabennec) + Rose-Henriette Siméon

Victor Charles Tréguier + Marie-Charlotte **Ségalen**

Victor Joseph Ségalen, père +
Marie Ambroisine Lalance

Victor Segalen, fils (1878-1919)
Médecin de marine, écrivain et anthropologue.



Par Fanch Coant, d'après les renseignements donnés par Lionel Lafontaine, membre de l'association Victor Ségalen

PS : l'écrivain a décidé, devenu adulte, de supprimer l'accent de son nom et de le prononcer « Segalène ». René Tréguier, arrière-grand-père de Victor Segalen, habitait un cabaret près du Champ de Foire, à l'emplacement actuel du restaurant 'Colibri' et en possédait trois autres dans la commune.

VICTOR SEGALEN ET PLABENNEC

MÉDECIN DE MARINE, ÉCRIVAIN, ARCHÉOLOGUE, ETHNOLOGUE, LINGUISTE, PHOTOGRAPHE

Par Jean-Jacques Appéré



Victor Segalen

Victor Segalen naît en 1878, rue Massillon à Brest. La maison porte encore une plaque avec une citation : « Je nais, le reste en découle ». De constitution fragile, un peu dépressif, il subit aussi le poids d'une mère intrusive et très catholique. Mais c'est un élève brillant qui deviendra médecin de marine, épris de musique et de littérature.

A vingt-et-un ans, à l'été 1899, il fait un périple dans le sud-Finistère, se déplaçant en train et sur sa bicyclette « Sophie ». Il descend à Quimper et pédale à travers le pays bigouden.

A Concarneau, il remonte en train jusqu'à Rosporden et Carhaix, puis à nouveau à vélo jusqu'à Huelgoat. De ce petit périple, il tire son premier récit de voyage, « A dreuz an Arvor », en écrivant par exemple sur Huelgoat : « Rien d'immérité à la réputation de ce coin si spécial, luxuriant de végétation, crevasse d'abîmes vert profond où bruissent d'invisibles torrents ». Dans son analyse sur le pays bigouden, on perçoit déjà son attirance pour l'étude et la sauvegarde des cultures locales menacées par la colonisation et l'uniformisation mondiale.

La Polynésie.

Il disait : « Je suis fait pour vagabonder ». Son besoin de voyage et d'exotisme le fait embarquer en octobre 1902 pour la Polynésie où il est ébloui par la civilisation maorie. Aux îles Marquises, il découvre les derniers croquis de Gauguin qui vient de mourir. Grâce à lui ils seront sauvés. Il consacre ses matinées à la médecine et

écrit sur ce peuple maori dont la culture est menacée par la colonisation. Attaché à l'exotisme, il écrit « Les Immémoriaux », rédigé en partie en langue maorie, décrivant la culture orale locale dont il présentait la disparition. « Il avait l'intention d'écrire le pendant de ce livre pour la Bretagne », signale, en 2023, Sophie Gondole, secrétaire de l'association Victor Segalen de Brest.

La Chine

Revenu de Polynésie, Segalen se marie à Yvonne Hébert avec laquelle il aura trois enfants. Son attirance pour la Chine, « ce monde à l'opposé du nôtre », le pousse à apprendre le chinois et, en 1909, il part pour Pékin. Avec son ami et mécène Gilbert de Voisins, ils traversent la Chine d'est en ouest avec une descente en jonque du fleuve Yang-Tsé. Il fera plus tard une nouvelle mission

archéologique officielle avec de Voisins et Lartigue, sans rien piller mais en ramenant photos et croquis sur l'art des Hans. Ils découvrent le tumulus cachant le tombeau du premier empereur. Il retournera une troisième fois en Chine en 1917, où il manque d'atteindre le Tibet dont il rêve, puis revient en France épuisé par ces expéditions harassantes à pied ou à cheval, tout en écrivant chaque soir.

Il rejoint la Bretagne, mais la santé le lâche : « Je constate simplement que la vie s'éloigne de moi », écrit-il à son ami Lartigue. Le 23 mai 1919, il est retrouvé mort au pied d'un arbre dans la forêt de Huelgoat. Il porte sa veste d'officier, avec l'exemplaire d'Hamlet qui l'avait accompagné en Chine. Il a une blessure à la jambe et il s'est fait un garrot de fortune.

Est-ce un accident ? Ou, se sentant partir, a-t-il mis sa mort en scène ? La question n'est pas tranchée.

Sources : Le Point - Valérie Marin La Meslée - 19/12/2020
Ouest-France - Aurore Toulon - 12/08/2023



Victor Segalen et sa sœur Jeanne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

INTERDICTION DE DANSER, DIMANCHES ET JOURS DE FÊTE.

[... quand un paroissien va danser en habit religieux !]

Par Fanch Coant

En 1711, un arrêt du Parlement de Bretagne renouvelle « la défense de tenir des marchés et des danses publiques le dimanche et les jours de fête. ». Ce nouvel arrêt fait suite à une plainte du curé de Plouzané qui constate que les précédents arrêts n'ont pas empêché en sa paroisse « la continuation de ces désordres qui se font tantôt sous prétexte d'aire neuve, tantôt sous prétexte d'assemblée de pardon, lesquels désordres ont été si scandaleux qu'un dimanche », à la chapelle de la Sainte Vierge, où se retrouve une foule importante, venue en processions des paroisses voisines, « un malheureux qui avait l'honneur de porter les saintes reliques, pendant qu'on chantait les vêpres, entendant les sonneurs qui jouaient aux environs de la dite cha-

Un siècle plus tard, ces danses se retrouvent aussi à Plabennec. En 1811, Jaoua Penfeunteun joue du biniou lors d'un mariage. L'année suivante pour l'anniversaire du couronnement de Napoléon, la mairie organise une fête avec distribution de pain, des jeux et des danses. Selon Louis Elégoët, les danses disparaissent surtout après 1850. Cependant, l'existence d'un bal est notée dans les archives de Plabennec en 1888. Suite aux lois de Jules Ferry sur la laïcisation de l'école, la droite royaliste, menée par le curé M. Billon, reprend la mairie. Les républicains et le sous-préfet organisent une fête du 14 juillet avec distribution de pain, feu d'artifice et bal. Le curé ayant interdit d'y aller, la population et même le conseil municipal la boycottent.



Au XX^e siècle, les bals restent mal vus par l'Église, mais aussi par la municipalité de Plabennec qui, en 1945, « estime rester dans le raisonnable en les autorisant jusqu'à 21 heures en été et 19 heures en hiver », donc avant la tombée de la nuit. La pression cléricale est moins forte dans les communes voisines, à Plouvien et à Bourg-Blanc. Michel Tréguer, écrivain et réalisateur de télévision, qui a vécu enfant dans un café de la Gare de Plabennec, et à Bourg-Blanc, écrit que dans ce dernier lieu « il arrivait qu'on dansât en dehors des noces. Précisément, ma grand-mère venait de faire construire en 1935 une salle où la jeunesse des environs pouvait tourbillonner à cœur joie ». A Plabennec, le père de Jeannot Quiniou, patron du restaurant « Les Voyageurs » a voulu l'imiter. Le curé local, apprenant la nouvelle, demande en chaire de boycotter son établissement. Mais ne pas céder pour le commerçant, ce serait la faillite comme ce fut le cas à Plouvien pour le magasin de Prigent Berthou (*), avant qu'il ne prenne une ferme à un kilomètre du bourg.

Bal breton

pelle, aurait été assez impie pour sortir de l'église, revêtu d'un surplis, pour aller danser avec ce saint habit à cent pas où il y avait les danses publiques, en se moquant hautement de toutes les amendes. ». Il est plutôt inattendu d'imaginer ce danseur portant « surplis », ce vêtement religieux blanc, souvent plissé et bordé de dentelles, dans la ronde des danses bretonnes. L'attrait de ces danses est fort, pour qu'une partie de la population ose risquer des amendes, et braver les consignes de l'Église pendant une messe.

Cinquante ans plus tôt, le Père Maunoir regrettait d'ailleurs que les Léonards soient plus attirés par les danses que par la religion

Après 1950, l'histoire des bals est pleine d'anecdotes que vous avez vécues ou connues. Pour un prochain article, nous sommes preneurs de celles-ci, par téléphone (06 61 40 47 67) ou par mail. (coantfanch@neuf.fr)

*. Lire un très bon portrait de ce personnage atypique dans le Korn-Boud n°12

Sources : Jean Rohou : Tome 1, p 442 - Tome 2, p 249 - Cathos et Bretons, entre pages 130 et 156

Charlotte Bleunven a aujourd'hui 30 ans. Elle n'était pas encore née lorsque son oncle Jacky a disparu au Pakistan lors de son tour du monde à pied. Toute sa scolarité s'est passée à Diwan. Elle a ensuite fait des études en droit puis un master en Urbanisme. Chercheuse à l'Université de Brest elle a travaillé pendant 5 ans et demi à l'Association Internationale des Maires Francophones (AIMF). Ce travail lui a permis de découvrir l'Asie et l'Afrique et lui a donné le goût du voyage. Sportive et très attachée au pays des Abers et à la culture locale, elle a choisi de résider à Plabennec où elle n'hésite pas à s'engager dans des associations.

DESKIÑ E BREZHONEG : UR GWIR BLIJADUR !

Ar c'horn-boud : *Da vamm eo he deus dibabet evidout ur skol divyezhek, soñjal a ra dit 'neus graet ur choaz mad?*

Charlotte : Va mamm 'neus divizet lakaat ac'hanon ha va 3 c'hoar er skolioù Diwan en enor da Jacky, va eontr aet diwar wel e miz c'hwevrer 1992 er Baloutchistan en ur ober tro ar bed o c'haloupat. Ar choas-mañ 'neus cheñchet va buhez ha trugarekaet am eus anezhi da vezañ kaset ac'hanon da zeskiñ er skol e Plabenneg da gentañ, er skolaj e Treglonoù ha Gwiseny goude hag el lise e Karaez evitechuiñ. Diwan zo disheñvel deus ur skol ordinal. Ouzhpenn deskiñ kentelioù an deskadurezh-stad e vez desket traoù all: un doare bevañ asamblez, yezh ar vro, sevenadur breizh hag emrenerezh. An deskadurezh-mañ n'eus sikouret ac'hanon da vezañ ar vaouez on deuet da vezañ hiriv.

Ar c'horn-Boud : *daoust ha da vamm 'zo bet laouen pe ket war-lec'h an dibab-se?*

Laouen eo va mamm deus ar choas-mañ. Nebeut a vugale a zo er skolioù Diwan, setu heuliet vezont mat e-pad ar c'hentelioù hag ar mareoù dieub, pezh a sikour anezho da vezañ emrenn buan. Den ebet ne vez laosket a gostez. Ar rouedad-mañ a c'houlenn memestra d'ar gerent un engouestl kevredigezhel a-bouez, pezh a zo

dreist ha diaesoc'h a-wechoù. Laouen eo bet oc'h aozañ gouelioù evit dastum arc'hant evit frejoù ar skol, met kemeret n'eus ivez amzer dezhi oc'h ober war dro ar velestradurez. N'eo ket bet aes atav redek war lerc'h an arc'hant evit ma chomfe bev ar skol ha kavout ul lec'h prest da zegemer ar skol. Setu cheñchet eo bet meur a wech al lec'h e Plabenneg. Kroget hon eus en ur c'harardi araok mont en un ti bevañ.

Ar C'horn-Boud : *petra 'pefe da lavarar d'az mignoned hag o deus d'ober un dibab hiriv evit o bugale ?*

Charlotte : Pediñ a rafen anezho da lakaat o bugale da zeskiñ e skol Diwan e-keñver an ambrougerez e-pad ar c'hentelioù met ivez e-keñver ar pezh vez desket maez ar c'hlaez : emrenerezh, doujañ, digor spered, sevenadur, c'hoariva, sonerezh... Ar gerent hag ar vugale a zo oberourien deus ar skol, se a gas un aozadur meret gant ur spered digor. Plijadur o dezho ar gerent o kemer perzh kement e buhez ar skol hag er gouelioù. Ar vugale ivez o dezho plijadur e-leizh o vevañ ur yaouankiz ken pinvidik.

DIWAN : POURQUOI L'ENSEIGNEMENT EN IMMERSION PLAÎT ?



au pensionnat et qui fait de moi la femme que je suis aujourd'hui.

Ar C'horn-Boud : *Ta maman, a-t-elle ou non regretté ce choix ?*

Charlotte : Elle a été contente du suivi des élèves. Le fait d'être peu nombreux et d'avoir plusieurs niveaux dans la même classe a favorisé notre apprentissage à l'autonomie. Mais par contre je reconnais que ce système de fonctionnement demande de la part des parents un investissement personnel, avec beaucoup de bénévolat. Il faut sans cesse organiser des événements afin de récolter de l'argent pour améliorer le bon fonctionnement de l'école, ce qui n'a pas été sans mal à Plabennec où le premier local était un simple garage.

Ar C'horn-Boud : *C'est ta maman qui a choisi pour toi et tes trois sœurs la scolarité à Diwan, penses-tu qu'elle a fait le bon choix ?*

Charlotte : Je la remercie d'avoir fait ce choix. Il a été fait, en partie, en hommage à Jacky, surnommé Jakez Diwan, lui qui avant son départ avait été comptable de l'association et avait œuvré pour la mise en place des premières écoles. Après être passée par les écoles de Plabennec, Tréglonou, Guissény et Carhaix, je ne regrette rien. En plus de l'enseignement reçu dans une langue régionale, j'apprécie l'éducation du vivre ensemble reçue

Ar C'horn-Boud : *Que dirais-tu aux nouveaux parents qui hésitent à inscrire leurs enfants à Diwan ?*

Charlotte : Je mettrais en avant les avantages suivants : le développement de l'autonomie, la bienveillance, l'ouverture d'esprit, et les nombreuses activités liées à notre culture : théâtre, musique... Les parents ainsi que les enfants sont les acteurs de l'école, ce qui prépare les enfants à une jeunesse riche d'initiatives personnelles et de groupe. Un exemple : plus de dix ans après avoir quitté le lycée, nous avons organisé à Saint-Rivoal une grande fête pour nos 30 ans.

